

"Monsieur le Suisse..." : Jomini : un républicain et ses empereurs. 2e partie

Autor(en): **Pedrazzini, Dominic M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **146 (2001)**

Heft 4

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-346131>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

«Monsieur le Suisse...»

Jomini: un républicain et ses empereurs (2)

La carrière de l'illustre Payernois offre à l'examen autant d'avatars que de succès. Carrière qui conduisit Jomini de l'apprentissage de commerce à celui des armes, du secrétariat à la finance, de la spéculation aux combinaisons tactiques, des états-majors aux cours impériales. Ses séjours varieront à l'environ. Le développement de sa pensée et de son action se nourriront aussi bien de stratégie que de politique ou de littérature militaire, d'histoire ou de patriotisme que de diplomatie, tout au long d'un parcours finalement glorieux mais passablement chaotique¹.

■ Col Dominic M. Pedrazzini

La voie impériale (Schönbrunn 1809 - Leignitz 1813)

Jomini est chargé d'informer Napoléon de la situation. Leur premier entretien, à Schönbrunn, confirme une fois de plus leur identité de vues. Le fait de s'adresser directement au chef suprême de l'Empire grise Jomini. Il ne sait plus se taire. Si le souverain apprécie cette franchise qui le change des propos serviles de son entourage, les courtisans sont loin d'applaudir aux remarques acerbes d'un simple colonel – suisse de surcroît – prétendant donner à tous des leçons de conduite au nom de la grande tactique. A chacune de ses conversations avec l'empereur, il s'attire de nouveaux ennemis. Certains ajoutent qu'une charmante Autrichienne, Thérèse Zeeder, le distrait de ses véritables devoirs.

En août 1809, Napoléon reçoit Jomini à Schönbrunn devant une immense carte de la péninsule ibérique et informe le colonel du développement de la campagne d'Espagne. Ce nouvel entretien comble Jomini de joie. Il est dans la confiance de l'empereur! Qu'espérer de mieux pour qui nourrit l'ambition de recevoir, enfin, un vrai commandement à la tête d'une armée!

De retour à Paris, au moment de rejoindre l'état-major de Ney, Jomini apprend que le maréchal, excédé de la réputation de son chef d'état-major, demande pour lui une autre affectation. De colère, il veut présenter sa démission. Lui, si expert en tactique guerrière, est mentalement démuni lorsqu'il s'agit de stratégie civile. Puisqu'il en est ainsi, il proposera ailleurs ses services. Dès 1805, puis en 1807 et 1808, la Russie lui a fait des offres, chaque fois repoussées par fidélité à l'empereur. Tant soit peu rasséréné par ses amis, il sursoit à l'envie d'y répondre.

Un agent russe de haut vol, Tchernitchev, décèle la vulnérabilité d'un Jomini ulcéré et entreprend de le faire basculer dans le clan du tsar. Il tisse sa toile autour du malheureux: des propositions d'avancement, de traitement et même un titre de baron de Salavaux (résidence de sa sœur), sont avancés. Jomini grand nerveux, toujours souffrant – ne s'appelle-t-il pas lui-même «moribondus»? – s'en va prendre les eaux de Baden en Argovie. Le 28 octobre 1810, il y rédige une nouvelle et solennelle lettre de démission de son emploi d'adjudant-commandant à l'intention du prince de Neuchâtel. De passage à Berne, il reçoit l'ordre de se rendre immédiatement à Paris, chez le ministre de la Guerre. Le 15 décembre, le maréchal Clarke, bienveillant, arrive à le raisonner et se porte garant de sa soumission à l'empereur.

Au courant des offres russes, Napoléon venait de nommer «Monsieur le Suisse», général de brigade. L'évasion n'est, en fait, que partie remise! Les

¹Exposé présenté aux membres de l'Association suisse d'histoire et de sciences militaires à Payerne, le 29 septembre 2000. Première partie, voir RMS, mars 2001.

Russes ne lâchent pas leur proie. La faillite de la banque Bourckardt de Bâle met Jomini dans une situation financière précaire. Quelques signes de Napoléon ne compensent pas une position inconfortable. L'année 1811 lui apporte toutefois la satisfaction d'achever son *Traité des grandes opérations* et de convoler en justes noces avec mademoiselle Roselle, de Fontenay-sous-Bois. Après un nouveau refus, les Russes relâchent quelque peu l'étau autour de Jomini. Tchernitchev plie bagage au début de 1812.

Le tsar Alexandre ne peut accepter la perspective napoléonienne d'une restauration de la Pologne. L'alliance franco-rus-

se est rompue. La guerre devient imminente. Jomini est mal à l'aise à l'idée de reprendre les armes. Ce d'autant plus, contre le tsar dont il recherche l'appui. Ce dernier lance, en avril 1812, un ultimatum à Napoléon: évacuer l'Allemagne au-delà de l'Elbe. Avec l'Angleterre et la Suède, la Russie forme la 6^e coalition contre la France. Napoléon dispose alors de la plus puissante armée d'Europe avec 423 000 hommes, dont seulement 120 000 Français, contre 150 000 Russes.

Au début de la campagne de Russie, Jomini reçoit la charge de gouverneur de Vilna en Lituanie. Il doit y organiser une base logistique importante.

L'empereur lui donne le détail de sa mission et lui révèle son intention de poursuivre, coûte que coûte, sa progression vers Moscou. Jomini n'hésite pas à rétorquer que la paix serait de loin préférable! A Vilna, il ne dispose d'aucun moyen pour remplir sa charge. Les troupes arrivent en masse, outre les rôdeurs, retardataires, blessés et malades qui, dès les premières semaines, traînent le pas et encombrant les axes. Les bagages considérables de la cour et des états-majors ralentissent les mouvements. Excédé par un rapport alarmiste de Jomini, Napoléon l'invite à se lever plus tôt et à surveiller de près les manutentions.

Comble de malchance, un obscur général est nommé gouverneur de la Lituanie. Selon des témoins, «l'amour-propre désordonné et aveugle de Jomini se heurte aussitôt au caporalisme hautain de M. de Hogendorp». Alerté, l'empereur blâme Hogendorp et assigne Jomini à Smolensk. Même tâche insurmontable qu'à Vilna. Davantage même, puisque cette place devient l'une des positions de repli majeures lors de la retraite de Russie. La retraite depuis Moscou se transforme vite en calvaire. Une fois Berthier à Smolensk, Jomini se charge de guider les débris de la Grande Armée pour qu'elle franchisse la Bérésina.

L'épisode est connu. Jomini n'échappe pas à un bain glacé. Il dissuade Napoléon de vouloir attaquer Koutousov. La fièvre le saisit, il s'enfuit en calèche, échappe de peu à la capture des cosaques, se remet, achète un traîneau que son pro-



Le tsar Nicolas I^{er}.

pre cousin, Tavel, lui vole au moment de passer le Niémen. Arrivé à Dantzig, il retrouve son beau-frère et adjudant Fivaz à l'hôpital. Il y apprend le départ de Napoléon, l'anéantissement de l'armée et reçoit l'ordre de se rendre au plus vite à Paris.

Déçu de ne pas être reçu par l'empereur, Jomini revendique, vainement, un grade supérieur et un commandement, car la guerre reprend en Saxe. De fait, il redevient chef d'état-major de Ney, au III^e corps. Arrivé à son poste, Napoléon l'accueille d'un: «Allez, faites de la bonne besogne!» Jomini flatté, rayonne et, de bon esprit, rejoint Ney. Il connaît les limites du maréchal et pourra les compenser. Napoléon s'est rétabli. Il bouscule les Russes et les Prussiens vers l'Est et Ney leur coupe, plus au Nord, la route de Berlin.

Une fois de plus, Jomini, contre l'obstination de Ney, prévoit les intentions de l'empereur. Le devin est aux anges; le maréchal se tait en serrant les poings. Venons-en à la bataille: Bautzen, véritable camp retranché dans une boucle de la Spree, où se terre Blücher en ce mois de mai 1813. Face à Napoléon, l'ennemi prussien occupe une belle position défensive. En cas de retraite, l'empereur ne dispose que d'un seul défilé (Hochkirch). Napoléon veut faire boucler ce passage obligé par Ney.

Ce dernier rêve de prendre directement Berlin. Jomini refuse de signer les ordres. Des renforts russes, menaçants, décident finalement Ney à exécuter



Le tsar Alexandre II.

ter la manœuvre. Le moulin de Glein, les postes d'arrière-garde sont enlevés. Le piège va se refermer quand le maréchal, pris à partie par de l'artillerie adverse, suspend la progression et fait taire la batterie. Jomini est stupéfait. Pendant ce temps, Blücher s'est dégagé à travers l'espace que Ney aurait dû barrer. Napoléon admet cette fausse victoire, se refuse à poursuivre l'ennemi et attend des propositions d'armistice.

Dans le secret espoir de l'éloigner, Ney propose «Monsieur le Suisse» au grade de général de division. Jomini l'apprend avec joie. Son ami, le baron Monnier, le met en garde.

Peu de gens connaissent ses services, trop ne voient en lui qu'un étranger moqueur et protégé. Les jalousies cesseront quand il aura commandé un corps quelconque à l'ennemi. Peu après, le retard mis par Jomini à faire parvenir les états de situation à Berthier donne au prince de Neuchâtel l'aubaine de le réprover et de le mettre aux arrêts.

Jomini accuse mal le coup. L'affront le blesse intimement. Le désespoir l'envahit. Pendant l'armistice, les Russes reprennent leurs propositions de naguère. Après un dîner copieusement arrosé, Ney s'emballa, Jomini porte la main à son

épée, la dispute risque de mal tourner. Le lendemain, réconciliation au déjeuner. Ney, parle de division. Jomini se reprend à espérer. Or, rien de tel sur la liste des promotions! C'en est trop. Jomini écrit une longue lettre de démission à Napoléon. Effondré, ne souffrant plus ingratitude ni humiliation, il profite de la trêve pour passer dans le camp russe. C'est le 14 août 1813. Il ne sait pas que l'empereur vient de signer sa promotion au grade de général de division.

Lorsqu'il apprend sa défection, Napoléon écrit à Cambacérès: «L'Autriche nous a déclaré la guerre (...). Une partie de l'armée russe et prussienne est entrée en Bohême. J'augure bien de la campagne. Moreau est arrivé à l'armée russe. Jomini, chef d'état-major du prince de la Moskowa, a déserté. C'est celui qui a publié quelques volumes sur les campagnes, et que depuis les Russes pourchassaient. Il a cédé à la corruption. C'est un militaire de peu de valeur; c'est cependant un écrivain qui a saisi quelques idées saines sur la guerre. Il est Suisse.» Dans d'autres lettres, il est question de jugement et même d'exécution par contumace. Napoléon révisera son jugement dans ses *Mémoires*, à Sainte-Hélène: «(...) Il n'a pas trahi ses drapeaux. Il avait à se plaindre d'une grande injustice (...). Il n'était pas Français.» Plus tard, Jomini lui fera parvenir les deux premiers volumes de son *Histoire critique et militaire de la Révolution*².

En 1816, Jomini, lieutenant-général aide de camp du tsar, est en congé; il quitte Fontenay-sous-Bois, pour se rendre en famille à Saint-Pétersbourg. Le tsar lui a demandé d'étudier la situation militaire de la Russie face aux principales puissances européennes. Son mémoire lui vaudra la plaque de l'ordre de Saint-Vladimir. La tsarine lui confie l'instruction tactique des grands-ducs Nicolas et Michel. Mais souffrant du foie, il devient particulièrement irritable et se met à critiquer... la circulation monétaire en Russie.

L'accès à l'immortalité (Prague 1813 - Paris 1869)

Prague, mi-août 1813. Alexandre I^{er} accueille Jomini à bras ouverts, l'informe de la campagne qui va débiter et lui promet de payer toutes les dettes qu'il pourrait faire.

Le Payernois croit alors avoir trouvé la scène au centre de laquelle il ne sera ni vexé, ni humilié. Cependant, ne comprend-il pas d'emblée qu'il sera périlleux de se hisser au premier rang des généraux coalisés? L'empereur de «Toutes les Russies» n'est pas entièrement maître de ses actes militaires. Le généralissime se nomme Schwarzenberg. De plus, Alexandre prend pour conseiller particulier le général Moreau, transfuge français que Jomini n'apprécie guère. Aucune décision n'est prise sans de

longs palabres entre chefs coalisés. S'il ne révèle aucun effet français, Jomini attire l'attention du tsar sur le fait qu'il ne faut pas combattre Napoléon en personne mais, en son absence, attaquer partout ses lieutenants.

Jomini se trouve attaché au grand état-major allié, où il représente le tsar. Secondé par le général Toll, il s'aperçoit que ce dernier le dessert plus qu'il ne l'aide. On a déjà compris le danger que le Payernois fait peser sur la réputation des stratèges. Le tsar lui recommande la patience. Moreau admet qu'ils ont fait une sottise. Les luttes d'influence se répercutent au sein des conseillers des souverains; chacun consulte ses favoris: Radetzki, Languenau, Volkonski, Barclay, Diebitsch.

En août 1813, les hostilités reprennent; c'est l'attaque de Dresde. Jomini préconise de l'exécuter sur le champ. Les alliés tergiversent; Jomini enrage. Après de meurtrières palabres, le plan de Jomini est adopté: il échoue partiellement. Moreau est mortellement blessé. Jomini doit, seul désormais, défendre ses notions de tactique «à la française», mais il s'obstine à donner son avis. A chaque proposition, le tsar répond invariablement: «Il faut voir Schwarzenberg». Celui-ci renonce à tout mouvement. Jomini se met en colère et lance à Alexandre: «Messieurs les Autrichiens se moquent de vous. Sire, ils vous font jouer un rôle peu digne de Votre Majesté!» Le tsar est surpris et lui dit:

²Courville, *op. cit.*, p. 210.

«Général, merci pour votre zèle, mais sachez que je suis seul juge de ma dignité.»

Après la victoire de Kulm, Jomini reçoit la croix de l'ordre de Sainte-Anne, la plus modeste de toutes. Le Suisse gêne ou indispose. Le général anglais Stewart écrit: «La présence de Jomini au quartier général complique et embarrasse tout.» Devant cet affront, le tacticien envisage sa démission. La venue de sa famille à Prague l'en dissuade. La bataille de Leipzig se prépare: 150000 Français contre 400000 coalisés vont jouer le sort de l'Europe!

Le tsar consulte Jomini qui refuse le plan de Schwarzenberg. L'engagement lui donne raison, mais aucune vraie victoire, tant les lenteurs de décision paralysent l'ensemble. Napoléon demande l'armistice qui est refusé. La bataille fait rage le 18 octobre 1813. Des bataillons saxons, chez Blücher, passent à l'ennemi. Jomini, de son côté, tempête contre l'état-major coalisé qui ne cesse de sacrifier des effectifs précieux. Pour Napoléon, c'est la retraite; pour ses troupes, la panique. Il est militairement condamné, mais pas encore agonisant. Jomini ne peut s'empêcher d'éprouver une profonde tristesse. Tant d'incompétences ont eu raison de l'Aigle, du seul être avec qui il a été réellement en symbiose...

Les coalisés fêtent la première grande défaite de Napoléon. Jomini est décoré de la grand-croix, cette fois, de l'ordre de Sainte-Anne. Ecoeuré par le comportement des Alliés à son

égard, par l'incohérence de leurs opérations, il obtient un congé de repos et regagne la Suisse, essayant d'oublier qu'en quittant l'empereur pour le tsar, il était tombé de Charybde en Scylla...

En dépit d'une défense courageuse du territoire pendant la Campagne de France, Napoléon est contraint de capituler. Les alliés pénètrent dans Paris le 31 mars 1814. Pour Jomini, l'indépendance de sa patrie semble menacée. Il intervient auprès du tsar pour la préserver. Les droits acquis pendant la révolution helvétique, l'existence des cantons de Vaud et d'Argovie lui tiennent à cœur. Là aussi, des médisants de tout poil l'accablent de leur venin. Avec La Harpe, ancien précepteur d'Alexandre, il s'emploie à mener à son terme l'œuvre de la Suisse reconstituée, indépendante et neutre. Jomini est présent et actif à l'instant décisif auprès de l'empereur Alexandre. Le tsar apprécie chez son aide de camp, non seulement le génie militaire, mais aussi la haute intelligence politique et le franc-parler.

1815: Jomini assiste au Congrès de Vienne, y croise les ténors de la politique internationale: Wellington, Metternich, Hardenberg, Nesselrode, Talleyrand, auprès desquels il prône le rattachement de la Savoie à la Fédération des cantons helvétiques. De retour en Russie, il joue au diplomate, fort de sa fraîche expérience viennoise et des dissensions qu'il décèle chez les Alliés. Il n'assiste pas à Waterloo, mais en fera le récit.



Général Antoine-Henri de Jomini. (Collection du Musée de Payerne).

Pour l'heure, le voilà à Paris où il reprend la rédaction de ses ouvrages. Il sera bientôt sollicité par madame Ney, venue quêter son intervention auprès du tsar pour sauver le maréchal, condamné à mort. Alexandre refuse d'entrer en matière et menace Jomini d'exclusion; Ney est exécuté. Jomini, écoeuré, s'attend au pire. Le contraire arrive: Louis XVIII reconnaît ses services rendus à la France lors des négociations de paix. La rédaction de son *Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution* ne l'empêche pas de répondre aux

attaques du général Sarrazin quant à sa prétendue trahison.

Le tsar lui prête de quoi faire imprimer ses livres. Peu importe, il redouble de virulence contre certains personnages du régime. Alexandre lui bat froid au congrès d'Aix-la-Chapelle. Le Suisse est prié de regagner Paris, sans délai. En 1824, ne doit-il pas, contre toute attente, rembourser au tsar le montant prêté pour l'édition de ses ouvrages? Impossible! Alors son traitement sera amputé de la moitié, pendant cinq ans... Il présente toutefois son fils aîné à l'École des cadets de Saint-Petersbourg et se plonge dans la rédaction d'une *Vie de Napoléon racontée par lui-même*.

En 1825, Alexandre I^{er} meurt. Nicolas I^{er} lui succède et libère Jomini de ses dettes, améliore ses revenus, l'invite à demeurer dans la capitale. Le jour du sacre, il le nomme général en chef, puis le fait diriger une manœuvre d'importance sur les bords de la Moskova. Une frégate, l'*Hélène*, est mise à sa disposition. Ceci est trop beau et ne peut durer. Le ministre de la Guerre Tchernitchev et le major général Diebitsch s'interposent entre Jomini et le tsar pour le desservir.

1828-1829: guerre russo-turque. Jomini assiste de loin aux combats et ricane des mauvaises dispositions prises par les généraux russes. Il suggère tout de même de sommer les Turcs de se rendre. L'esbroufe réussit. Jomini reçoit le grand cordon de Saint-Alexandre.

1832, la notoriété de Jomini incite le tsar à lui demander

d'étudier la création d'un institut militaire de haut niveau. Les intrigues de Tchernitchev aboutissent à son éviction; il ne sera que membre honoraire de son Académie. Coup de colère, démission! Départ pour la Suisse de l'indésirable étranger. L'éducation de son second fils le pousse à retourner à Saint-Petersbourg en 1835.

Chargé de l'instruction du tsarévitch, Jomini rédige son *Précis sur l'art de la guerre*, passe l'hiver à Paris et revient en Russie avec ses *Considérations sur la politique militaire de la Russie*, destinées au tsar lui-même. Sa santé l'écarte de la cour. En 1842, venant de Varsovie, notre général écrit une étude sur les forteresses de Russie, commandée par Nicolas I^{er}. Celui-ci souhaite y apporter quelques adjonctions. Jomini s'emporte et regagne Paris. La révolution de 1848 l'y déloge. Il se réfugie à Bruxelles.

En 1854, les relations se tendent à l'extrême entre la Russie et la France. Jomini se précipite à Saint-Petersbourg, dans l'intention d'éviter un conflit. Il ne peut voir en privé le tsar, se rend sur la mer Noire où la Russie a attaqué la Turquie. La guerre de Crimée éclate malgré les avertissements du vieux stratège. Nicolas I^{er} meurt pendant le conflit, Alexandre II lui succède. Le nouveau tsar, son ancien élève, lui remet une tabatière enrichie de diamants. Ce précieux témoignage d'estime sera suivi, douze ans plus tard, de l'ordre de Saint-André, le plus élevé de Russie.

Le baron de Jomini vit ses dix dernières années au 129,

rue de la Tour à Passy, aux portes de Paris. Il poursuit ses travaux, complète ses souvenirs, rédige un précis inédit sur les campagnes napoléoniennes de 1812 à 1814. Ses enfants, la plupart établis en Russie où ils font carrière dans la diplomatie ou l'administration sinon dans l'armée, le tiennent au courant des réformes entreprises par Alexandre II. Jomini n'hésite pas, à l'intention de celui-ci, de s'atteler à un projet de Constitution et à un mémoire sur l'émancipation des serfs! Le tsar paiera leur réalisation de sa vie lors d'un attentat terroriste en 1872.

Un quatrième monarque compte au nombre des illustres interlocuteurs du vieux général: Napoléon III. L'impérial neveu le consulte sur la façon de mener la campagne d'Italie. L'appui de l'empereur des Français est utile lors de l'annexion de la Savoie et de ses rives lémaniques. La Suisse reconnaît enfin les mérites de ce patriote «exilé» auprès des empereurs et lui rend hommage.

En vrai républicain, Jomini passe librement d'un souverain à l'autre. Or, ne regrette-t-il pas cette latitude? Cette dispersion des forces, si contraire à ses principes? Avant de s'éteindre, le 22 mars 1869, à l'âge de 90 ans révolus, il préface ses *Souvenirs* d'une adresse à ses enfants et à ses concitoyens: «Prenez garde de vous laisser séduire par les avantages apparents du cosmopolitisme suisse. Il est flatteur, sans doute, d'appartenir à un pays qui ajoute à l'indépendance de votre caractère l'indépendance de votre position. Cela est bien

quand l'on ne sert pas; mais si on veut suivre une carrière publique à l'étranger, il est bon d'ajouter le mobile de la patrie à celui de ses devoirs personnels (...).»

Aveu poignant d'un déraciné irréductible qui concède à la patrie l'éminente référence que quatre empereurs n'ont pas su occulter. Si Jomini doit à ces augustes figures un accès à l'immortalité, son vieux fond républicain, pétri d'indépendance et d'audace n'a jamais souffert aucune concession. La détermination de Jomini, à l'égal de son œuvre, défie les systèmes et le temps.

D. M. P.

Bibliographie sommaire

- Jean-François Baqué: *L'homme qui devinait Napoléon: Jomini*. Paris, Perrin, 1994.
- Cambacérès : *Lettres inédites à Napoléon, 1802-1814*. T. II. Présentation par Jean Tulard. Paris, Ed. Klincksieck, 1973.
- Xavier de Courville: *Jomini ou le devin de Napoléon*. Paris, Plon, 1935.
- Napoléon I^{er}: *Correspondance*. T. 16, 24, 26. Paris, Plon, 1868.

Choix d'articles parus dans la «Revue militaire suisse»

- Maj J.-P. Chuard: «Le centenaire du général Jomini», *RMS*, 1969, p. 201.
- Maj EMG M.-H. Montfort: «De Jomini à Clausewitz», *RMS* 1971, p. 416 et ss.
- Francis Aerny: «Le général Jomini (1779-1869). Quelques anecdotes», *RMS* 1989, p. 515.

Divers

- Ami-Jacques Rapin: «Jomini au tribunal de Lecomte, Picot et Savoy ou comment un aréopage militaire helvétique a «condamné» un maître de la stratégie», *Revue suisse d'histoire*, vol. 50, 2000.
- *Revue des études napoléoniennes*. T. II. 1912.